

**L'ASSOCIATION PROFESSIONNELLE DES ARTISTES CONTEURS
L'ASSOCIATION F/H
et la Bibliothèque de l'Heure Joyeuse**

présentent

**“Les femmes dans le conte – Les femmes conteuses”
Journée de colloque et de réflexion**

Samedi 26 novembre 2011 de 9h00 à 17h00

Bibliothèque L'Heure Joyeuse
6/12 rue des prêtres Saint Séverin Paris 75005 M° St Michel
01 56 81 15 60 - bibliotheque.heurejoyeuse@paris.fr

Compte rendu de séance réalisé par Karine Mazel-Noury et complété par
Claire Pericard et Françoise Barret.



MATINEE

La conteuse **Gigi Bigot** a ouvert le bal des paroles de femmes conteuses avec la drôle d'histoire de « la femme qui voulait être un gars ».

Claire Péricard a ensuite présenté l'APAC (Association Professionnelle des Artistes Conteurs), rappelé son historique, ses objectifs et son fonctionnement à la fois collégial et paritaire (un collège de 12 membres soit: 7 femmes et 5 hommes).

Cette association a pour buts :

- 1/ Soutenir et enrichir la pratique des conteurs dans le respect de la spécificité artistique de chacun.
- 2/ Apporter sa voix à la réflexion sur la place de l'art et des politiques culturelles dans notre société.
- 3/ Développer des échanges entre les membres dans un esprit de fraternité, de mutualisation, de solidarité.
- 4/ Contribuer à la reconnaissance de l'art du conteur comme une discipline artistique à part entière auprès des institutions, des programmeurs et du public.
- 5/ Etre un interlocuteur légitime auprès des organes de l'état, collectivités territoriales, association et fédérations, partenaires et regroupements œuvrant dans le domaine du conte et du spectacle vivant en général

Claire a souligné et regretté le peu de présence masculine dans la salle, malgré ses rappels, au vu du peu d'inscriptions, auprès de ses amis conteurs de l'APAC ou non qu'elle connaît.

Les hommes se sentent-ils si peu concernés par ces questions ?

Pourquoi pensent-ils souvent que c'est un « faux sujet », qu'il n'a pas lieu d'en faire une journée de réflexion? Pourquoi ne se déplacent-ils pas pour apporter leur voix au débat ?

Un des deux hommes présents dans la salle nous dit: « ils n'ont pas envie de partager leur place, ils ont peur! »

Hélène Marquié



Un domaine d'exception qui confirme la règle

Cette intervention se propose d'esquisser une analyse des processus qui induisent une situation socialement et symboliquement inégalitaire entre les sexes dans les domaines artistiques, et une profonde dissymétrie entre les représentations (aux différents sens du terme) des femmes et des hommes. Nous verrons également comment le secteur artistique invisibilise tout particulièrement ces phénomènes et demeure pour une large part réfractaire à toute remise en question de normes et de valeurs profondément androcentrées.

Hélène Marquié est maîtresse de conférence au centre d'Études de genre à l'Université de Paris 8 où son enseignement porte sur le genre et les arts. Ses recherches concernent les représentations du genre et des sexualités dans le spectacle vivant actuel, l'histoire et les esthétiques de la danse (XIX^e-XXI^e siècles), ainsi que les articulations entre esthétiques et idéologies.

Elle est également danseuse et chorégraphe de danse contemporaine, et engagée dans le mouvement féministe, notamment membre de H/F.

<http://www.compagniehelenemarquie.com/index.html>

<http://www2.univ-paris8.fr/ef/>

Intervention :

Les mondes de la culture et des arts sont marqués par une situation très contrastée. On sait la forte féminisation des publics et des pratiques amateurs [...]¹. D'autre part, en secteur professionnel, on constate une présence importante des femmes en bas des pyramides sociales, comme interprètes, communicantes, dans les postes d'exécution [...]. Mais dès qu'il est question d'Art, avec un "A" majuscule, d'occuper des postes de direction et de prestige dans la création, la diffusion, l'administration, le nombre de femme s'amenuise [...]:

En 60 ans, moins de 7% de mise en scène de femmes au Festival d'Avignon.

En 12 saisons au théâtre national de l'Odéon 1997-2009, des hommes ont mis en scène 100% des spectacles programmés à Berthier, 95% des spectacles programmés dans la grande salle. Huit saisons ont pu être programmées sans qu'aucune metteuse en scène ait été produite ou accueillie par le théâtre national de l'Odéon – théâtre de l'Europe (Données extraites de : PRAT Reine 2009).

La danse apparaît comme privilégiée, sauf si on y regarde de plus près : Au Théâtre de la Ville, à Paris, vitrine de la danse contemporaine, sur 11 saisons, de 2000 à 2012, 63 % des chorégraphes de danse contemporaine programmé-e-s étaient des hommes, et 37 % des femmes. Le nombre de chorégraphes femmes n'a jamais égalé celui des hommes. [...] Je ne parlerai pas de la musique pour ne pas vous déprimer.

Dans les écoles d'art, les étudiantes sont majoritaires mais les dirigeants et les enseignants sont des hommes (par contre, en collège et lycée, ce sont majoritairement des femmes qui enseignent les arts), comme dans les conservatoires. Dans les universités, si les départements arts sont fréquentés par beaucoup d'étudiantes, les enseignants (professeurs et maîtres de conférences) dominent largement sur les enseignantes [...].

Notons aussi que la critique d'art autorisée, quel que soit le domaine, est de façon dominante ou exclusive masculine. En résumé, l'art est un monde masculin, où les femmes sont tolérées, à condition de ne pas dépasser un certain niveau, un certain quota, un certain degré de visibilité [...].

¹ Voir Olivier DONNAT, *La Féminisation des pratiques culturelles, Développement culturel - Bulletin du département des études, de la prospective et des statistiques*, n° 147, juin 2005 ; *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, La Découverte / Ministère de la Culture et de la Communication, 2008.

Sylvie OCTOBRE, *La Fabrique sexuée des goûts culturels - Construire son identité de fille ou de garçon à travers les activités culturelles, Développement culturel - Bulletin du département des études, de la prospective et des statistiques*, n° 150, décembre 2005.

Pourtant, cette domination sociale et symbolique passe le plus souvent inaperçue ou, pire, trouve une légitimité dans ce qui serait la spécificité du monde de l'art, domaine d'exception. S'il y a quelque chose d'exceptionnel dans les domaines artistiques, c'est bien d'une part l'ampleur des inégalités entre les sexes, d'autre part l'aveuglement général sur ces inégalités. [...]

Pour le titre de cette intervention, je me suis inspirée de l'aphorisme de Jean-Luc Godard, opposant la culture à l'art : "Car il y a la règle et il y a l'exception. Il y a la culture qui est la règle, et il y l'exception, qui est de l'art."²

Le monde de l'art se perçoit, se prétend et est perçu, comme un univers d'exception, qui ne devrait pas être soumis aux mêmes règles et évaluations que le reste du monde. L'art serait un territoire de liberté qui procurerait une légitimité à des propos ou des comportements qui n'en auraient pas dans d'autres secteurs de la société ; ce qui signifie que les règles citoyennes n'y seraient pas les mêmes. Il serait régi par des principes différents de ceux du monde socioéconomique environnant, et échapperait miraculeusement aux imperfections des autres milieux. Il n'y aurait ainsi ni sexisme, ni discrimination, mais des différences de talent. Lorsque le 11 mai 2009, le collectif La Barbe est intervenu au Théâtre National de la Colline à Paris pour dénoncer la sous-représentation des femmes dans la programmation (12,5% seulement de metteuses en scène, la moyenne des théâtre nationaux étant de 22%), soit 1,5 femmes pour 12 spectacles, le directeur, Stéphane Braunschweig a répondu : "Je ne crois pas aux statistiques dans l'Art, mais au Talent". Sous-entendant que le talent est une sorte d'essence que l'on possède, et ne résulte pas d'un travail et d'un parcours, où les femmes sont freinées, à différents niveaux et à différentes étapes :

- au niveau de la formation : certaines carrières leur sont difficilement accessibles (technicienne ou cheffe d'orchestre) [...]
- au niveau des conditions d'émergence et de maintien dans le métier, dans l'éventail des postes qui leur sont proposés : les rôles offerts aux comédiennes sont beaucoup moins nombreux et riches que ceux proposés aux comédiens. [...]
- dans l'accès aux moyens de production (les gros budgets sont attribués à des hommes) ;
- dans l'exercice au quotidien de leur profession : les femmes disposent de moins de temps et d'espace nécessaire à la création, et elles sont dans des situations de plus grande précarité, qui rendent la création beaucoup plus difficile ;
- dans l'accès aux réseaux de diffusion, comme autrices, metteuses en scène, compositrices ou chorégraphes ;
- dans l'accès aux postes de directions et de décision [...]

Le monde de l'art avec sa conception élitiste où s'affirme depuis le XIX^e siècle en France la figure démiurgique de l'artiste³, illustre à la perfection le principe hiérarchisant du genre. C'est très simple à comprendre : ce qui se situe en haut de la hiérarchie [...] et symboliquement catégorisé comme masculin, ce qui est moins valorisé appartient aux femmes et au féminin. Plus on monte dans la hiérarchie sociale et dans celle des valeurs, plus l'activité devient masculine, socialement et symboliquement, et plus les femmes vont se heurter au plafond de verre. [...]. La cuisine ou la couture l'illustrent parfaitement : activités féminines au quotidien, et masculines lorsqu'elles deviennent de l'art, grande cuisine et haute couture. [...] Si la culture de masse est considérée comme le domaine des femmes, la culture d'élite, l'"Art", s'affirme comme domaine de la créativité masculine, et un domaine d'exception.[...]

Une même performance est évaluée différemment selon qu'elle est attribuée à une femme ou à un homme. Pour illustration : l'anonymat et l'introduction de paravents pour dissimuler les candidat-e-s lors des auditions dans les grands orchestres a conduit à une augmentation massive du recrutement de femmes,

² Je vous salue Sarajevo, lettre vidéo de Jean-Luc Godard diffusée lors de la soirée thématique de Arte sur la Bosnie 1993 : <http://www.youtube.com/watch?v=ItEHvYi8KZI>

³ Voir, entre autres études sur le sujet et pour la littérature, COQUILLAT Michelle, *La Poétique du mâle*, Paris, Gallimard, 1982.

démontrant que les appréciations des jurys étaient préalablement influencées par la connaissance du sexe des candidat-e-s, et que les femmes subissaient des discriminations. Cet exemple illustre aussi le fait que le sexisme n'est pas toujours un comportement conscient. [...]

Quels en sont les principaux facteurs ?

L'absence des femmes dans l'art est tout d'abord masquée par leur forte présence dans les échelons inférieurs. [...]

L'homme et le masculin peuvent représenter l'ensemble des êtres humains, dont les femmes ; ils peuvent représenter la neutralité, ce qui n'est pas sensé avoir de sexe (l'art par exemple) ; ils sont supposé avoir un regard neutre et représentatif sur le monde. Mais la réciproque n'est pas vraie, et aucune femme artiste n'est choisie pour représenter une école ou un mouvement (même s'il y a beaucoup de femmes dans cette école ou ce mouvement). [...]

Par contre, les œuvres de femmes sont bien souvent perçues comme reflétant un point de vue spécifique, féminin. Il est convenu que les femmes peuvent s'identifier à de grandes figures masculines, réelle ou imaginaire, mais la réciproque demeure bien rare, et n'est guère encouragée. Autrement dit, dans l'imaginaire collectif, l'art des hommes n'aurait pas de sexe, mais l'art des femmes en aurait un. La question du sexe de l'auteur n'est jamais posée pour les hommes, elle l'est toujours pour les femmes.

Peu de gens (sauf quelques féministes râleuses, comme les Arpies) ont trouvé à redire quand l'exposition Dionysiac, au Centre Pompidou, en 2005, ne présentait que des artistes hommes, mais l'accrochage Elles@pompidou a fait couler des tonnes d'encre. En conséquence, la vision du monde d'un groupe dominant est admise comme représentative de celle de tout-e-s les artistes. Pourtant, l'art des hommes n'est pas plus neutre et universel que celui des femmes ne serait spécifique de leur sexe⁴. Chaque artiste offre un point de vue situé, et seule la prise en compte de la diversité permet de donner une image de l'art à un moment donné.[...]

A contrario, quand la proportion de femmes est supérieure à un certain seuil dans un domaine, on a l'illusion d'une féminisation très importante (si ce n'est excessive) [...]

Pour terminer, je reviens à la formule l'art, c'est l'exception. De façon un peu paradoxale, depuis le XIX^e siècle, en France surtout, [...] l'art est présenté comme intrinsèquement politique, et politiquement subversif [...].

Or, il est facile de constater que, d'une part les liens entre esthétique et politique ne sont pas si simplistes (la subversion esthétique ne va pas nécessairement de pair avec une pensée politiquement avancée), et d'autre part que certaines formes de radicalité politique ou esthétique, du Futurisme aux théâtres laboratoires passant par l'Actionnisme viennois, se sont très bien accommodées de conceptions particulièrement rétrogrades des rapports sociaux de sexe et se sont appuyées sur une image particulièrement virile, souvent aussi contre le corps des femmes particulièrement mis à mal dans les représentations, pour tout remettre en question, sauf la domination masculine.

Pour conclure sur ces quelques pistes de réflexions – non exhaustives – j'ajouterai, sous-jacente à beaucoup de résistances, la peur des profondes remises en cause que provoque la question des inégalités femmes-hommes. Non seulement la contestation des rôles et des places mais plus profondément celle de certains dogmes et hiérarchies sur lesquels l'art et les politiques culturelles se construisent.

⁴ Entre autres exemples, l'accrochage récent du Centre Pompidou, Elles@pompidou, démontre, s'il en est encore besoin, que l'art des femmes n'est pas spécifique, qu'il n'est ni plus, ni moins, sexué que celui des hommes.

Christine Planté



Comment les femmes sont rendues invisibles ou minorées dans la tradition littéraire :

Pour expliquer l'absence ou la faible présence des femmes dans la littérature, on a longtemps insisté sur leur difficulté d'accès à la culture, l'écriture et à la publication. Mais on a plus récemment pris conscience du rôle de l'histoire littéraire et de toutes les institutions de transmission, qui tendent à minorer, voire à passer sous silence, leurs œuvres et leur place, quand bien même elles ont beaucoup compté de leur temps. Ma présentation visera à préciser ces formes de l'oubli et à en analyser quelques mécanismes, avec une insistance particulière sur le genre des genres – soit l'imaginaire sexué mobilisé par les définitions des genres littéraires.

Christine Planté est professeure de littérature française à l'université de Lyon 2, responsable d'un parcours de master lettres « Masculin/Féminin : études sur le genre » et de l'axe Masculin/Féminin dans le laboratoire LIRE CNRS-Lyon 2. Elle travaille sur la place des femmes dans la culture et l'histoire littéraires, sur les théories, écritures et représentations du masculin/féminin dans la littérature française (en particulier en France au XIX^e siècle). Elle fait partie du comité directeur du RING (réseau interdisciplinaire interuniversitaire national sur le genre) et du comité scientifique de l'Institut Émilie du Châtelet.

Quelques publications :

Ouvrages :

La Petite Sœur de Balzac - Essai sur la femme auteur, Le Seuil, 1989.

L'Épistolaire Un genre féminin ? (dir.), Champion « Varia », 1998.

Éditions :

George Sand critique (1833-1876) (dir.), textes de George Sand sur la littérature, Du lérot éditeur, 2007.

Femmes poètes du XIX^e siècle Une anthologie (dir.), Presses universitaires de Lyon, 2010 (2^e éd.).

Marceline Desbordes-Valmore, *L'Aurore en fuite*, poèmes choisis, préfacés, annotés par Ch. Planté, « Points », Seuil 2010, 256 p

Article :

« La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2003-3, p. 655-668.

Conférences

<http://www.franceculture.fr/plateformes-le-genre-a-l'oeuvre-le-genre-a-l'oeuvre-12.html>

(« Le genre des genres : l'exemple de la romance », septembre 2011).

<http://www.institutemilieuduchatelet.org/Conferences/conference-Plante.html>

(Conférence à l'Institut Émilie du Châtelet, janvier 2010).

Intervention :

(ce compte rendu n'a pas été relu est validé par C. Planté : pour une connaissance approfondie de ses travaux, merci de vous référer à ses nombreuses publications)

Pour relier à l'intervention précédente, Christine Planté introduit sa communication en proposant une mise en perspective critique de la question posée dans les années 70 : « Y a-t-il une poétique de l'écriture féminine ? ».

Selon elle, y répondre d'une manière ou d'une autre enferme et prive de liberté aussi bien l'auteure que le lecteur-trice. Le risque était « d'enfermer les femmes ». Mais à cette époque, si elles écrivaient sans se rapprocher de l'écriture dite « féminine », elles avaient du mal à être éditées. C'était un passage obligé mais catégoriser par genre appauvrit.

Bien que dans la recherche universitaire il y ait beaucoup d'avancements (beaucoup plus de femmes professeures actuellement etc...), on constate le même décalage que dans le spectacle vivant : 80 à 90 % de femmes dans les études littéraires et bien moins en tant qu'enseignantes (moins de 40%), et encore moins si l'on compte les postes de Professeurs.

Pourquoi les « écrivaines » sont-elles minorées et marginalisées ?

Parfois des étudiant-es (qui n'étudient rarement une écrivaine), ont une prise de conscience minimale et proposent en master un sujet sur « la vie et l'œuvre d'une femme écrivain ». Que dirait-on du symétrique « je veux travailler sur un homme du 19^e siècle ». Et pourquoi seulement 5 % des sujets de thèse

portent sur des oeuvres de femmes, dont énormément sur Marguerite Duras?

L'écriture rencontre moins d'obstacles techniques, institutionnels, économiques, sociaux et symboliques que les Arts Vivants. Il est plus facile d'écrire que de produire un spectacle. Et pourtant, les barrières se lèvent en littérature pour les femmes, au moment de l'édition, de la diffusion, de la transmission, de la critique -

En matière d'édition, l'évaluation chiffrée est difficile car les critères sont fluctuant au fil du temps. La moyenne est de moins de 10% d'auteurs-dans le « p » patrimoine (*j'évitais le terme « patrimoine » à cet endroit et mettrait « dans les textes transmis »*) transmis et moins de 5% pour les poétesses. Par contre plus un livre est court et donc de l'ordre de l'ouvrage de vulgarisation, plus on trouve de-auteurs.

Aujourd'hui en France, les-auteurs sont moins visibles qu'au 18ème siècle. C'est une spécificité française de faire moins de place et moins de visibilité aux femmes.

Pourtant une autre spécificité française de d'avoir eu à toutes les époques des grandes auteures reconnues de leur temps : Marie de France, Christine de Pisan, Louise Labbé, Mme d'Aulnoy, Mme de Lafayette, Georges Sand, Colette...

D'ailleurs les étudiant-es étranger-es les connaissent parfois mieux que les français-es. Encore une fois, pourquoi ?

La façon dont on transmet la tradition culturelle fait qu'il y a un oubli des femmes, un oubli qu'elles ont existé. Et les " survivantes " de ce massacre!les auteures connues, sont ramenées à la norme du "féminin" : Georges Sand et son excentricité, Louise Michel et son héroïsme, mais que sait-on de son oeuvre littéraire prolifique et remarquable ?

Comment s'écrit l'histoire littéraire? A travers des choix qui confortent les attentes, les préjugés. Rachid, la femme de Jean Donneau de Visé, fondateur du Mercure de France (XVII ème), a écrit des romans transgressifs comme « Madame de Vénus » ou « Madame Adonis " n'a pas été retenue. On classe les gens en écoles, en cénacles, en mouvements. Les femmes ne peuvent pas être fondatrices ou initiatrices d'un genre ou mouvement littéraire : c'est symboliquement impossible. Donc l'histoire ne les retient pas, on les oublie.

La question du genre littéraire n'échappe pas au genre sexué (et le 19ème siècle a accentué cet état de fait). Il y a hiérarchisation genre majeur/ genre mineur associée :

GENRE MAJEUR / VIRIL :
Epopées, grands romans de moeurs
SAVANT
ECRIT
POESIE

GENRE MINEUR / FEMININ :
épistolaire, roman sentimental
POPULAIRE
ORAL
PROSE

Le conte, dans ce paysage était perçu comme oral, anonyme, populaire, pas un « grand genre » est donc associé au féminin, donc mineur.

Au XVII ème siècle il y a un regain d'intérêt de l'aristocratie et la bourgeoisie pour le conte. Les femmes jouent dans ce cadre un grand rôle, animatrices de salons et collecteuses auprès des femmes : les nourrices la plus part du temps. Mais dès que « le conte » bascule de l'oral à l'écrit du populaire au savant, on voit la balance pencher du côté des hommes. Les auteurs (en fait co-collecteurs) sont majoritairement des hommes.

L'exemple le plus frappant est celui des fameux "Contes de la mère L'Oye " de Charles Perrault : on voit sur la couverture la vieille femme qui raconte les histoires, on imagine que c'est « elle » qui raconte, mais elle disparaît peu à peu au bénéfice de son auteur. D'édition en édition, elle va même disparaître du titre :

il s'agit maintenant « Des contes de Perrault ».

Qui se souvient désormais de la nourrice inspiratrice (la mère l'Oye) et de Marie-Jeanne L'Héritier de Valladon, auteure et poétesse, nièce de Perrault, et qui a œuvré à ses côtés au collectage ?

Et si Madame d'Aulnoy, Mme de Villeneuve, ou Madame Le Prince Beaumont ne jouissent pas de la célébrité de leur contemporain, est-ce réellement en raison d'un moindre « talent » ?

Aujourd'hui, au 21^{ème} siècle, les lignes se sont déplacées mais ne sont pas abolies. Le féminin est toujours dans la catégorie mineure dévalorisée.

Echanges avec la salle :

Intervention : souvent les projecteurs sont mis sur une personnalité féminine sur-médiatisée, qui sert d'alibi et joue le rôle de "l'arbre qui cache la forêt," de manière plus ou moins consciente et complice. Cf : Sarah Bernard qui répond aux femmes qui lui disent "il n'y a que vous? Qu'est-ce que l'on fait nous?" Réponse : "suicidez vous" !

Hélène Marquié fait remarquer que même parfois l'arbre disparaît! On parle moins actuellement d'Ariane Mnouchkine ou de Pina Bausch que dans les années 70/80, période où elles ont ouvert des champs par leurs créations (exemple d'un colloque récent sur le théâtre des années 70 où elles n'ont été citées que de manière anecdotique). Il faut sortir de ces catégorisations de femmes dites "exceptionnelles" qui seraient la nouvelle norme.

Une autre personne pose une question d'ordre sociologique : « La domination masculine est on le sait transversale, mais y a-t-il une spécificité du monde de l'art ? Quelles sont les avancées et les permanences? »

Intervention : la spécificité du monde des arts est qu'il associe pensée et politique, et diffère d'autres milieux strictement professionnels.

Jean Claude Benvenuti, sociologue : il y a une réalité très profonde qui ne sort pas du domaine général : à savoir, du côté des femmes, un domaine d'exploitation au plan des rapports dans la famille, et dans le professionnel, les hommes : le pouvoir politique.

Gigi Bigot : la visibilité des hommes ne les emmène pas forcément vers le meilleur ! Un constat implacable mais.....! L'invisibilité des femmes devrait être mise en valeur car elles se démenent de façon incroyable mais ce n'est pas valorisé. Comment faire pour que cette invisibilité soit reconnue sans « faire pareil » que les hommes car elles ont leurs manières de faire souvent souterraines mais réelles.

Intervention : nous renvoie au livre "La poétique du conte" de Nicole Belmont et de la place de la femme artiste en lien avec celle de la femme dans la société. Le temps de la femme serait lié au temps de l'enfantement, qui influe beaucoup sur l'engagement professionnel, et qui le divise entre carrière et enfants. Le rapport au temps et à la vie diffère. Il faudrait songer à une carrière professionnelle incluant la maternité (voir la discussion sur l'allaitement lancée par Badinter).

Hélène Marquié: Le monde de l'art est régi par les mêmes règles que la société avec une domination masculine. Mais il a une spécificité : il détient le symbolique et les enjeux y sont donc très forts. Le politique a légiféré sur la parité. C'est une stratégie empirique admise qui fonctionne (bien que certains détournent la loi) En économie il y a des changements (obligation de parité dans les CA en 20... (?). Mais le monde de l'art résiste : le Ministère de la Culture freine (bien plus que celui de l'Intérieur, l'Armée et la Police confondues qui ont mis en place des politiques de promotion et d'intégration de

femmes).

Il affirme que l'Art est un domaine « sacré », une « exception » qui échappe aux questions de genre. Le seul critère est encore une fois le fameux « talent ». Dans tous les ministères, il y a une réflexion obligatoire autour de la question de l'égalité hommes/femmes, tous ont leur chargé-e de mission, un service qui s'occupe cette question, sauf la Culture ! Il y a un comité interministériel sur cette question : la Culture n'y va jamais!

Le Ministère de la Culture commence tout juste à envisager la mixité des commissions d'évaluation et une « observatrice de la parité » y a été nommée depuis peu.

On pourrait imaginer, au niveau des subventions, un cahier des charges (par exemple créations contemporaines, créations jeune public etc...) avec pourquoi pas une égalité hommes/femmes?

Pour le moment les places prestigieuses sont toujours occupées par des hommes alors que les femmes sont confinées à des Arts dits mineurs (cf : musique baroque et musique de chambre mais les exemples sont nombreux). Pour ce qui est de la littérature, des avancées ont permis que l'écriture soit un réel espace d'émancipation pour les femmes.

Par contre le terme « féminin » est toujours un adjectif dévalorisant. Dès que l'on est bébé, il y a un traitement différent des filles et des garçons.

Christine Planté : le poids du symbolique et des idéaux est très fort. Si il y a des femmes à des hauts postes, cela dévalorise la profession. L'idée est bien ancrée que là où il y a beaucoup de femmes, cela ne vaut pas grand-chose !

Une personne attire notre attention sur la richesse et la force du travail de l'ombre, du travail invisible qu'accomplissent les femmes. Cela pose la question de la place et du rôle de chacun d'entre les sexes dans notre société. La parité, la mixité est une richesse. Les femmes doivent-elles envier les places d'exercice du pouvoir ? Voulons-nous prendre la place des hommes ou trouver la nôtre ?

Hélène Loup raconte une histoire sur l'origine des différents domaines de pouvoir de l'homme et de la femme : à l'homme la supériorité de la force physique, et aux femmes les clefs de la chambre, de la cuisine et des enfants !

Béatrice Maillet



Le conte pour les tous-petits

Cette intervention sera basée sur l'apport colossal dans la construction de l'individu du répertoire spécifique à la petite enfance (comptines, jeux de doigts, « baby-talk », répertoire souvent nommé comme « jeux de nourrices » et méprisé pendant longtemps, tout comme les nourrices elles-mêmes et les bébés d'ailleurs !

Aujourd'hui, on sait analyser la richesse de ce répertoire non seulement poétique mais indispensable dans l'accès au langage, à la construction de la pensée, à la transmission culturelle, à la socialisation. On en mesure la portée, et bien plus, la portée de son manque sur les difficultés que rencontrent certains enfants à l'entrée à l'école....

Encore aujourd'hui ce répertoire est porté presque exclusivement par les femmes...

Béatrice Maillet est musicienne, chanteuse, conteuse - Formatrice à Enfance et Musique, spécialisée dans le répertoire des tout-petits.

<http://www.enfancemusique.asso.fr>

Intervention :

La manière dont Béatrice Maillet se présente en dit long et fait écho aux réflexions de la matinée qui relevaient combien le féminin dévalorise une discipline.

« Bonjour, je me présente, je suis Béatrice Maillet, je suis une « petite conteuse », je fais des « petits spectacles » pour des « petits enfants » dans des « petits lieux » ».

C'est en effet ainsi qu'elle est socialement perçue, car s'adressant à la « petite enfance » il n'est pas envisageable qu'elle fasse « Oeuvre d'Art », et puisse ainsi prétendre au statut de « Grande Conteuse » ou d'artiste. Le domaine de la « petite enfance » étant ultra-féminisé, il est, en toute logique et compte-tenu des réalités évoquées plus haut, sous-évalué et dévalorisé.

Pourtant cette artiste permet par ses histoires d'apporter du masculin dans un espace où le féminin est la règle. D'ailleurs, au passage, elle nous fait remarquer l'invisible richesse du travail des femmes dans ces lieux-là, où il y a 1 homme éducateur pour 63 éducatrices de jeunes enfants. Ce sont des professions très dévalorisées c'est dans ces lieux, à cet âge, que se fait l'invention du langage, de la pensée... Il faut se battre pour promettre à l'enfant de belles choses.

Dans ces lieux donc où il n'y a pas d'hommes, Béatrice rétablit un équilibre en racontant des histoires de « papa-maman » à des enfants qui n'ont parfois aucun lien avec le masculin, y compris dans l'espace privé. Elle attire l'attention des bébés sur ce propos-là : " Qu'est-ce que je fais là ? Si il n' y a pas un homme et une femme qui s'aiment... on ne peut être là. "

Elle fait entrer une parole non utilitaire dans un espace ultra rationnalisé et organisé pour l'efficacité, un rapport au langage sensuel, physique, musical et ludique. Elle propose un répertoire onirique, fantaisiste et poétique. Elle essaie de trouver des contes et des comptines qui ne renforcent pas les stéréotypes de la société, afin d'ouvrir l'imaginaire des enfants en matière de rôles et de genres, afin qu'ils et elles puissent se projeter librement dans l'avenir.

C'est un travail invisible et socialement dévalorisé tout comme le répertoire dit « de nourrices », très riche pourtant, nourrices qui l'ont inventé de manière empirique et poétique. Elle l'adapte et le transmet car il a une valeur humaine immense.

En quoi ce travail n'est-il pas assimilable à celui d'un « Grand Artiste » ? Quels sont les critères d'évaluation qui ne permettent pas cette reconnaissance ?

En tant que formatrice, elle remarque que l'éducation devient de plus en plus utilitariste. On lui reproche parfois de ne pas parler de la réalité. Mais, nous dit-elle : "Celui ou celle qui ne rêve pas, ne va pas inventer la vie de demain". Le langage n'est pas seulement un échange d'informations, mais il est là aussi pour faire rêver, penser, pour émettre des hypothèses.

Et si les enfants n'ont pas tout « compris », peut-être ont-ils « pris » ?

Catherine Velay-Vallantin

(A notre plus grand regret et pour des raisons indépendantes de sa volonté Catherine Velay-Vallantin n'a pas pu être présente.)



Depuis Perrault, le conteur est une conteuse

La représentation de la conteuse fixée par Perrault, dans ses *Contes* d'abord en 1697, dans sa traduction des *Fables* de Faërne ensuite en 1699, a fondé en légitimité la pérennité de notre foi en une oralité « populaire », identifiée à la fois comme un don magique d'intelligibilité et comme une compétence savante que se partageraient conteurs, fabulistes et animaux. Plus la conteuse est une « femme savante », plus elle détient les clés et les ressorts du savoir « populaire ». Plus la fabuliste est lettrée, plus elle revendique son identité orale. En cette fin du XVII^e siècle, l'équivalence est déterminante entre les images qui narrent et les récits qui peignent.

L'historicité nécessaire à cette analyse montre que les enchevêtrements de sens entre les frontispices des *Contes* et des *Fables* nous conduisent sur la piste des frères Perrault, des premiers Académiciens français, des imprimeurs-libraires parisiens, qui font et défont succès et notoriétés, et des fabulistes proches de Versailles, et ce, jusqu'à cette ultime problématique : celle du geste éloquent, profane et énigmatique de la conteuse.

*Catherine Velay-Vallantin est Maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris. Après des études de lettres, elle s'est intéressée à l'analyse morphologique du conte, aux côtés de Claude Bremond. Elle a poursuivi cette formation en s'ouvrant à l'interdisciplinarité, en particulier dans les domaines historique et ethnologique. Ses analyses historiques du conte portent sur les appropriations et les investissements socio-culturels qui, du XVII^e siècle à nos jours, confèrent à la littérature orale sa part d'intelligibilité. Elle a publié en 1992 *L'Histoire des contes* chez Fayard à Paris, *La Fille en garçon au GARAE* à Carcassonne, et elle participe régulièrement à des revues telles que *La Grande Oreille* ou *Féeries*. Elle enseigne à l'E.H.E.S.S. l'« Histoire des contes » (Epoques moderne et contemporaine). Par ailleurs, elle coordonne le catalogage et la valorisation du fonds folklorique français à la Bibliothèque nationale de France.*

Sylvie Cromer



La représentation dans le théâtre jeune public :

Je présenterai les principaux résultats d'une étude portant sur 990 notices de spectacles pour le jeune public de 2006-2007 concernant toutes les disciplines du spectacle vivant, analysées selon deux axes : quel-les sont les intervenant-es dans « la fabrication du spectacle » ; quels personnages figurent dans les résumés des histoires ? Ces documents de communication en mettant en exergue certaines informations pour séduire le public révèlent l'état de notre conscience à la question de l'égalité. Un double constat s'impose : les créatrices ne sont pas exclues mais sont minoritaires ; les personnages masculins sont à la fois numériquement hégémoniques et porteurs de davantage de caractéristiques humaines, dessinant ainsi un neutre universel.

Sylvie Cromer, sociologue, Lille 2, chercheure-associée à l'INED, mène des travaux dans une perspective de genre, d'une part sur la violence faite aux femmes (notamment le harcèlement sexuel) et les représentations sociales sexuées dans les vecteurs de socialisation, albums illustrés, littérature de jeunesse, presse magazine, manuels scolaires, spectacles jeune public.

Dernières publications :

« Genre et littérature de jeunesse en France : éléments pour une synthèse », *Nordiques n°21* Dossier Filles intrépides et garçons tendres : genre et culture enfantine, 2010.

« Le masculin n'est pas un sexe : prémices du sujet neutre dans la presse et le théâtre pour enfants », *Cahiers du genre n° 49*, 2010, pp.97-115

Grand entretien dans le dossier « Masculin-féminin », Continuum, ANRAT Theatreducation, octobre 2010, pp.15-18

* Voir aussi : <http://www.genrimages.org/entretiens/> et Assises 2008 de l'Institut Emilie du Châtelet, « Résistances intellectuelles », <http://www.iec-assises.fr/>

Intervention

L'étude présentée est issue d'une rencontre avec Reine Prat (dont le rapport sur la parité dans le spectacle vivant en général a été déclencheur d'une prise de conscience dans le monde du spectacle), et dont le comité de pilotage était constitué par l'ONDA (Office national de diffusion artistique) et des programmateur-trices Jeune Public. Elle s'inscrit dans la continuité des recherches faites à la fin des années 1990 sur les albums illustrés (Association du côté des filles), la presse magazine et les manuels scolaires, avec pour objectif de comprendre comment se reproduisent les inégalités hommes/femmes en s'intéressant à la socialisation des enfants : éduque-t-on des « neutres » ou construit-on de la différence des sexes ? Continue-t-on à diffuser dans les outils d'apprentissage et les productions culturelles des représentations inégalitaires et des stéréotypes de sexe ?

L'originalité de cette étude a été de mettre en œuvre des méthodes quantitatives et de s'appuyer sur le concept de genre. Elle a porté sur l'analyse de 990 notices de présentation des spectacles jeune public diffusés dans les catalogues de spectacles. Rappelons que le spectacle jeune public, fortement légitimé par l'Education Nationale, reste un art mineur. (Le « Molière » jeune public est très récent. Il a été attribué à un homme et deux femmes.)

Les conclusions sont convergentes avec les résultats des précédentes études, alors même que le domaine de l'enfance est associé aux femmes :

- Concernant les équipes de création, les femmes sont majoritairement interprètes et minoritairement auteurs ou metteuses en scène.
- Elles sont plus représentées dans la tranche 0-6 ans, et davantage dans les thématiques d'exploration de l'intime, alors que celles de l'aventure et de la découverte du monde extérieur sont le domaine de prédilection des hommes.
- Pour ce qui est des personnages, on dénombre 60% de personnages masculins contre 40% de

personnages féminins. Parmi les 4 types de personnages : homme/femme, fille/garçon, le personnage de l'adulte masculin est dominant à 45%. Cette hégémonie numérique du masculin, et notamment de l'adulte masculin, sert de soubassement au système de genre, à la « valence différentielle des sexes », qui va imposer comme modèle d'humanité universelle, le masculin « neutre », c'est à dire est celui auquel tous et toutes sont invités à s'identifier.

- Du point de vue des portraits, il y a une évolution par rapport aux années 1970 : il n'y a plus de bi-polarisation des sexes et une attribution exclusive et sexuée des domaines tels que : « papa lit, maman coud ». Donc on peut penser qu'il y a une évolution positive. Mais globalement les personnages masculins sont plus diversifiés, investissent sphère privée et sphère publique, multiplient les rôles sociaux, alors que les personnages féminins sont plus effacés et sont cantonnés aux liens familiaux. Sans oublier qu'ils sont plus rares !

- Par exemple, concernant les actions clefs (à savoir la sociabilité et l'aventure), elles sont partagées par les deux sexes mais de manière inégale : les personnages masculins ont une plus grande diversité de rôles, des territoires d'actions plus larges, et peuvent tour à tour subir ou générer des violences. Les personnages féminins sont confinés à des rôles dans une sociabilité uniquement positive, et ne font toujours que subir la violence, endossant de manière privilégiée le rôle de victime.

- plus porteurs de qualité.

- Le sexe masculin devient ainsi le référent qui englobe l'autre sexe.

Echanges avec la salle:

Gigi Bigot : il y a eu une évolution dans les années 1970 en littérature avec "le sourire qui mord".

Emmanuelle Saucourt : c'est une étude quantitative et non qualitative. Avant les personnages féminins avaient le tablier maintenant, cela existe mais de façon marginale.

Sylvie Cromer :

Il y a un manque cruel de personnages adultes féminins et d'héroïnes enfants.

Les personnages masculins monopolisent les relations, notamment avec les adultes et encore plus entre eux. Il y a très peu de mise en scène l'entre-soi féminin, et encore moins de solidarité féminine.

APRES MIDI

Antonietta Pizzorno raconte l'histoire des 3 souhaits qu'un homme formule pour obtenir l'intelligence suprême : 1 celle du savoir des livres, 2 celle de connaissance de la nature et en 3 être une femme !

Emmanuelle Saucourt



La figure de la femme dans le conte traditionnel / Conte et maladie d'Alzheimer

« Elle est l'intuition, celle qui voit loin, celle qui entend tout, elle est le cœur loyal. Elle encourage les humains à continuer à parler les multiples langages des rêves, de la passion, de la poésie. Elle chuchote dans les rêves nocturnes, elle laisse derrière elle ses empreintes sur le terrain de l'âme... » Clarissa Pinkola Estés, Femmes qui courent avec les loups, Grasset, 1992

Souvent douces, passives, les héroïnes des contes merveilleux sont autant de pâles images de la femme. Pourtant, si l'on gratte un peu à la surface des contes, si l'on dépoussière des siècles de mise en écriture, d'appropriation par le monde de la littérature pour enfant, de

fluctuation au grès des mœurs, on voit percer des figures de femmes étonnantes.

Derrière la sorcière de la fontaine, de la vieille au fond des bois se cache une femme proche de la nature, capable de transformer la vie et l'homme, doté de pouvoir de guérison et de divination, elle est la maîtresse des destinées.

Comment et pourquoi le temps a-t-il gommé, raboté cette féminité rayonnante dans les contes ?

Comment la faire renaître ? La laisser s'épanouir ?

Emmanuelle Saucourt : Anthropologue, spécialiste de littérature orale, chercheur associée au Centre de Recherches et d'Études Anthropologiques (CREA) de la Faculté de Sociologie et d'Anthropologie, Université Lumière Lyon 2, dans l'équipe Collectifconte conduite par la scientifique Nadine Decourt, mène des recherches et des expérimentations autour de formes contemporaines d'incarnation de la parole traditionnelle.

Proche des problématiques de corps et de santé qu'elle enseigne en IFSI, elle est formatrice au-près des conteurs autour de questions liées au corps, à la femme et à l'initiation dans le conte, ainsi que sur le conte et la maladie d'Alzheimer. Elle intervient notamment au C.M.L.O.

Intervention :

L'intervention d'Emmanuelle Saucourt commence par une présentation de son itinéraire :

Elle d'abord travaillé sur les contes initiatiques de la société Peul. Ce sont des contes destinés aux garçons. L'initiation des filles se fait par les règles puis l'enfantement.

Ces contes initiatiques ce sont les femmes qui les détiennent.

Elle a travaillé par la suite sur le collectage des folkloristes : elle a constaté que les conteuses collectées portaient des contes avec des figures de femmes peu glorieuses. La femme fait perdurer les représentations négatives...

Elle pose l'hypothèse que le conte traditionnel merveilleux véhicule en surface une image affaiblie de la femme, image transmise par des femmes.

Elle cite le conte de « Jeannot et Margot » de Grimm dans lequel Margot n'est pas un archétype mais un stéréotype de la femme suiveuse, pleureuse, perdue, et sans autre ressource que suivre le masculin (son frère). Mais dans la suite du conte elle va se révéler actrice de l'initiation, en poussant la sorcière dans le four.

Dans les contes traditionnels il faut lire à plusieurs niveaux, lire derrière ce qui se cache et se demander pourquoi c'est caché.

Qui contait ? Les nourrices, les femmes paysannes et celles qui soignaient.

Historiquement elle rappelle que l'oral féminin (18^{ème} siècle) est devenu l'écrit masculin (19^{ème} siècle) et que ce passage ne va pas sans laisser de traces. C'est l'époque des contes connus :

Perrault/Grimm/Andersen.

Le conte est comme un millefeuille, un amoncellement de sédiments culturels qui accumule des couches

de sens. Il y a la couche du dessus : celle que l'on dit en premier, et il y a celle d'en dessous : qui correspond à une forme de pensée, de coutumes, de rites, d'institutions primitives.

Il témoigne des coutumes, des rites et de la culture d'un groupe social, et permet des analyses sociologiques, ethnologiques, historiques, psychanalytiques et psychologiques. Le contexte d'énonciation est essentiel pour comprendre le conte.

D'autre part, le conte est placé sous un double regard :

- le regard extérieur : la place et l'image des femmes dans la société ou il est énoncé
- le regard intérieur : l'identité du personnage et son intimité, ses désirs.

Dans le conte merveilleux, la femme est présentée quasi exclusivement aux deux âges de la vie qui inquiètent les hommes : la puberté et la vieillesse.

- A la puberté, il s'agit d'une jeune fille ou une princesse. Elle agit peu et obéit. Elle a de petits défauts tels que la superficialité, la frivolité, la naïveté, l'inconscience, la coquetterie et le bavardage excessif.

- A la vieillesse, elle est une marâtre ou une sorcière diabolique, d'une laideur extrême, sèche et fripée, sans féminité. (Il n'y a pas de beau-père dans les contes... les femmes ne se remarient pas.)

- Elle peut aussi être une mère dévorante dévorante, ce qui révèle la peur fantasmée des hommes d'être dévorés au cours de l'acte sexuel.

Pourquoi tant de stéréotypes ?

La puberté (les menstrues) relie la femme à la nature puisqu'elle l'inscrit dans son cycle (lune, saisons).

Le sang menstruel « sale » est dévalorisé, et de nombreux rituels et interdits l'entourent (ne pas mélanger sang, œuf, lait etc...)

L'avènement de la sexualité et la rencontre pendant la nuit de noces (avant la grossesse) font peur car la femme a une capacité créatrice.

La vieillesse est le temps où la femme reprend sa liberté car elle n'a plus de devoir de mère, ni d'épouse, elle n'est plus non plus désirable et féconde. C'est là qu'elle acquiert son identité. (Dans les contes d'Océanie le mot « femme » apparaît quand elle est ménopausée. Avant le terme utilisé est : « mère »)

Selon Emmanuelle, les figures de femmes dans les contes merveilleux sont les expressions des peurs des hommes et de la société.

Elle relève enfin que dans les contes, les femmes sont du côté de la métamorphose. La femme est trans-genre : animal, végétal, minéral ou objet. Pour elle la métamorphose est un moyen de défense contre le stéréotype, s'échapper ou changer de destin. Elle représente une descente au plus profond de soi-même. La forêt aussi est du côté des femmes qu'elle protège, elle est leur refuge. Pour Blanche Neige, la forêt est nourricière, libératrice. Dans Frérot et Soeurette, cette dernière vit en totale liberté dans la forêt pendant un an.

Les hommes se métamorphosent plus rarement et uniquement en animal, et ne font que subir la métamorphose, jamais ils ne la choisissent.

La femme nantie d'une culture propre serait riche de nombreux pouvoirs, d'une puissance certaine : son lien profond à la nature, au cycle et ses dons de santé (*guérisseuse* ?). C'est dans ce lien nature/culture, ce pouvoir de divination et ce rapport au temps vie/mort (ex : Parques- fileuses) qu'il faut chercher l'archétype féminin. Il ne faut pas confondre l'archétype riche de féminité et le stéréotype porteur des carcans sociaux.

Dans leur transmission, toutes ces richesses sont peu à peu gommées des contes.

Echanges avec la salle

* La sorcière est un personnage extrêmement double : positif quoique très laid, toujours en face d'une jeune.

* Il faut se méfier du manichéisme judéo chrétien avec sa notion de bien et de mal.

Emmanuelle Saucourt : La vieille mère qui permet l'initiation a été transformée en fée au 17^{ème} siècle par des hommes, en fée/sorcière. Puis il y a la séparation entre marâtre et bonne mère. Il y a eu une répression des femmes, on brûlait les sorcières. Une dévalorisation du féminin : les cadets sont décrits comme frêles, pâles et très... féminins.

Conte et maladie d'Alzheimer (suite de l'intervention d'Emmanuelle Saucourt)

Le conte outil de médiation : les femmes sont pionnières dans ces domaines, en particulier auprès des malades Alzheimer

On constate que 92% des malades Alzheimer sont des femmes. La raison de cette sur-représentation des femmes est encore ignorée. La seule explication que les femmes vivent plus âgées ne suffit pas à justifier un tel décalage. On a remarqué qu'une grande proportion d'entre-elles a vécu un traumatisme extrêmement violent, notamment la perte d'un enfant.

La conteuse Véronique Aguillar mène un travail avec des personnes atteint de maladie d'Alzheimer. Depuis plusieurs années, elle va « tout simplement » et régulièrement leur raconter des contes. En tant qu'artiste, elle a constaté que le conte résonnait très fort avec la maladie, qu'il avait un impact thérapeutique réel.

Des médecins se sont intéressés à son travail et ont pu constater chez les patients qui écoutent régulièrement des contes une diminution des symptômes de dépression, tels que les troubles du sommeil, l'irritabilité et la perte d'appétit. Ils ont constaté un retour relatif à la parole et surtout à la narration, émergence d'une parole ou d'un souvenir structuré : « cela me rappelle...je me souviens.... Moi aussi j'ai...».

La raison en est que le langage du conte parle à l'univers symbolique imaginaire.

La narration est une parole construite et structurée. Les personnes en bonne santé ont une mémoire faite de souvenirs.

Les malades Alzheimer ont perdu cette mémoire, mais ils ont toujours une mémoire sensitive, corporelle, émotionnelle. Les personnes en bonne santé ont une pensée analytique, intellectuelle, dépendant de l'hémisphère gauche du cerveau. Les malades Alzheimer sollicitent l'hémisphère droit du cerveau, celui de l'intuitif, du symbolique qui permet de se situer par rapport à l'univers.

Les contes faisant appel à ce symbolique émotionnel vont réveiller des souvenirs, et permettre au malade d'exprimer quelque chose de fondamental expliquant son comportement, ses obsessions, ses craintes...

Françoise Barret



Présentation de l'association HF

Françoise Barret est conteuse-comédienne-auteure, membre de l'association Homme/Femme et de l'Association Professionnelle des Artistes Conteurs.

« Depuis la parution du rapport accablant commandité en 2006 par le Ministère de la Culture sur la parité (rapport Reine Prat), artistes et acteurs culturels se fédèrent pour obtenir l'égal accès femmes/hommes aux programmations, aux postes de responsabilité, aux circuits de production et de diffusion artistiques. Les collectifs se sont créés en Rhône-Alpes, Île-de-France, Normandie, Nord-Pas-de-Calais, Languedoc-Roussillon, Poitou-Charentes et Picardie.

Dans les institutions culturelles co-financées par l'état: 84 % sont dirigées par des hommes 85% des textes que nous entendons sont écrits par des hommes 78% des spectacles que nous voyons sont mis en scène par des hommes Dans les CDN, les femmes créent 15 % des spectacles avec 8% des moyens de production. »

Rapport 2006 (Reine Prat): «Pour l'égal accès des hommes et des femmes aux postes de responsabilité, aux lieux de décision, à la maîtrise de la représentation, dans le secteur du spectacle vivant»

www.culture.gouv.fr/culture/actualites/rapports/prat/egalites.pdf. Rapport 2009 : «De l'interdit à l'empêchement »
www.culture.gouv.fr/culture/actualites/rapports/egalite_acces_resps09.pdf

Françoise commence son exposé par un clin d'œil : nous proposant la promotion du terme « matrimoine » pour la bonne santé et le rééquilibrage de notre société.

Elle nous présente ensuite l'association Homme/Femme ou H/F, qui est née à Lyon à la suite à la partition du rapport Reine Prat de 2006.

La publication de ce rapport, et la parution d'un article dans le Monde en plein Festival d'Avignon a fait l'effet d'un électrochoc : ce que nous ressentions dans la profession, c'est-à-dire une profonde inégalité de représentation H/F n'était pas un fantasme, les chiffres parlaient plus violemment que notre ressenti... Femmes et hommes professionnels du spectacle vivant se sont réunis pour réfléchir à une stratégie qui fasse évoluer positivement cette situation.

Dans un premier temps, nous sommes allé-es rencontrer les tutelles publiques (Drac, Région, Ville...), pour leur demander la manière dont ils comptent s'y prendre pour faire appliquer la loi (égal accès aux postes de responsabilité, égalité des salaires...).

Cette approche était une façon d'éviter d'attaquer de front les directeurs de théâtres et leurs réponses échappatoires de telles que « nous programmons sur des critères de qualité artistique non discriminatoires » sous-entendu « s'il n'y a pas d'artistes féminins dans notre programmation, c'est qu'elles sont moins bonnes que les hommes » (discours que nous avons encore pu entendre il y a quelques mois lors de notre rencontre avec le Ministère de la Culture).

(Note de Karine : l'article sur la présence féminine dans les médias de l'excellente revue « Causette » N° 20 fait état du même genre de réponse masculine).

La Région Rhône Alpes a répondu favorablement aux sollicitations de l'association par la voix de son président, et notre première victoire a été l'addition d'une table ronde sur la parité aux 6 autres tables rondes organisées pour les entretiens de Valois décentralisés.

La seconde étape est le lancement de la « Saison 1 Egalite Homme/Femme » (2011-2012) en partenariat avec une dizaine de lieux culturels qui s'engagent à faire avancer la question de la parité dans la production, la diffusion des spectacles, la médiatisation auprès du public, l'équilibre interne des équipes administratives et techniques.

Un événement associant spectacles et conférences a t été organisé au théâtre des Célestins à Lyon et a accueilli plus de 1000 personnes, 80 artistes et techniciens bénévoles le 10 oct 2011.

Le lien avec les universitaires reste fort (pour tenter de répondre à la question que posait Christine Planté ce matin : « comment faire concorder les études universitaires et la société »...). Nous travaillons avec Le Master universitaire Egales, master européen créé à Lyon 2 et qui forme sur la question du genre.

Nous organisons chaque année des rencontres en Avignon. Depuis d'autres H/F se sont créées en Ile de France, Nord Pas de Calais, Poitou-Charente, Normandie, Picardie, Languedoc Roussillon et Aquitaine.

<http://www.hfrhonealpes.fr/>

<http://h.f.idf.free.fr/>

Gigi Bigot

Gigi Bigot est conteuse depuis 1992, une conteuse amoureuse de la vie et des gens. Cette artiste des plus attachantes raconte avec une gourmandise où pétillent émotion et malice. Comme un artisan, elle taille et polit dans la pierre précieuse ses personnages réels ou imaginaires. Tous ont en commun d'avoir « mal aux autres ». Elle en fait de véritables héros aux poches pleines de résistance.



Gigi Bigot figure parmi les plus réputés des conteurs d'aujourd'hui. Ses spectacles circulent en France, dans les festivals de référence et à l'étranger jusqu'en Chine et Nouvelle-Calédonie !

Intervention :

Gigi Bigot «voulait faire un article en sorte d'hommage à ces « sacrées bonnes femmes » rencontrées dans les stages de formation et les associations de conteurs amateurs, où l'on trouve surtout des conteuses. Des femmes vivantes, profondes et qui cheminent intérieurement plus que les hommes : y a-t-il un lien avec la surexposition des hommes ? nous dit-elle : « Plutôt que de souhaiter que les petites filles prennent la parole sans la demander, ce qui apparemment est une attitude masculine normale en classe, apprenons aux garçons à lever le doigt pour parler » !

Puis elle nous raconte son parcours dans le milieu professionnel des conteurs :

Bretonne patoisante, la langue fut son chemin vers sa parole femme et de conteuse. « C'est en passant par ma langue d'origine (le Gallo) que j'ai trouvé ma parole de conteuse et de femme. Ma 1^{ère} histoire « la naissance du féminisme » je l'ai écrite à partir d'un conte traditionnel en m'amusant avec les rôles masculins et féminins, moi-même prenant clairement parti pour la femme mais avec humour. Je ne souhaite pas que les femmes deviennent des hommes. L'essentiel c'est de cheminer, d'avancer. Les femmes sont plus curieuses de la vie, de l'invisible justement. Le conte nous aide à avancer sur ce chemin. » Elle se souvient de soirées contes collectives dans lesquelles elle était la seule femme sur 10 conteurs, dans les années 90. « La femme est plus facile à gommer, rien qu'à voir les salaires différents pour les mêmes postes. Pourtant, les femmes ont autre chose à dire que les hommes et le disent différemment. Il leur faut une place pour leur parole.»

Elle dit que les héroïnes de ses contes sont pour elle « la femme idéale ». Angèle de « Peau d'âme » : résistante. Eugénie de « C'est drôle la vie » : aimante. « Lulla dans la lune » : sensible et rêveuse. Mes « bonnes femmes » du Pays Gallo : debout !

Elle évoque ensuite la différence de points de vue entre elle et Grimm sur le conte « La petite chemise de mort ». Etant mère elle-même, elle n'était pas capable de faire revenir en chair et en os la petite fille morte à la fin du conte comme Grimm le fait, c'est pour elle une transposition masculine.

Le retour provisoire de cette enfant est, selon elle, symbolique et imaginaire, et sa présence « rêvée » joue un rôle de guérison pour la mère mais elle n'aurait pas pu le raconter comme un fait réel.

Elle termine en disant : « Je revendique notre part sensible. Je suis très heureuse d'être une femme, différente des hommes. Je n'envie pas leur place de pouvoir. On a à parler ensemble, à partager. La question, c'est d'avoir une place en tant que femme, artiste, prof etc en lien avec notre souhait, notre sensibilité. Avoir chacun sa place.»

Catherine Zarcate



Les contes et la restauration du féminin : témoigner d'un cheminement par son répertoire

Catherine Zarcate conte depuis trente deux ans pour **adultes et enfants dès 6ans** ; elle fait partie des pionniers du renouveau du conte. Son répertoire puise de l'Orient à l'Asie, le long de la route de la soie et s'enrichit de ses voyages autour du monde. Il regroupe des contes traditionnels, des mythes, une épopée et plusieurs créations de récits contemporains. Elle aime les vastes fresques autant que les récits intimistes. Ses contes préférés sont ceux qui unissent la profondeur et l'humour. Improvisatrice, spécialiste des longues durées, sa manière de conter est proche du chant indien ou du jazz. Catherine Zarcate, conteuse, écoute... Elle écoute le silence que les gens font ensemble quand elle conte. Cette respiration du public, cet apaisement, cette manière de s'installer comme pour longtemps, fondent sa joie.

Intervention :

Ne pouvant être présente Catherine Zarcate a fait parvenir un texte que nous reproduisons ici intégralement.

Un petit mot au plan des quotas, avant de commencer : à l'époque de mes débuts, la parité homme femme était plutôt équilibrée. Ensuite, avec le temps, j'ai vu les stages se remplir de femmes mais le monde de la scène se remplir d'hommes.

Faire entendre une parole de femme est à la fois un sujet intérieur et un acte dans la société.

Durant toute ma vie j'ai eu à cœur de restaurer – au moins en moi-même et offrir cela en résonance à ceux qui m'écoutent – l'équilibre entre le masculin et le féminin. Dans mon répertoire, j'ai cheminé de manière significative en suivant ce fil. Dans cet exposé, je suivrai donc le déroulé historique de mon répertoire.

Bien entendu, chacun a son filtre, son entrée parcellaire dans les choses. Moi, à mes débuts, dans *Les Mille et Une Nuits*, j'ai rencontré un texte porteur d'un immense déséquilibre sur ce sujet du féminin : malgré toutes les merveilles qu'il contient, une menace permanente court et couve sous toutes les histoires, comme faisant partie intégrale de sa structure de base, du récit émanant de Schéhérazade qui - ne l'oublions pas - a le couteau sous la gorge. Et Mardrus, dans sa traduction, n'a pas arrangé les choses. Je crois que c'est ce poids, à la fois subtil et majeur, qui ma lassée de ce texte.

J'ai trouvé infiniment de misogynie dans les récits anciens d'Orient : les femmes y sont perverses, trompeuses, soumises, femmes objets, etc. (*Contes du Perroquet* ; *Livre des 7 vizirs*, etc.). J'ai dû naviguer en évitant beaucoup de récits pour finir par trouver – comme des trésors - des personnages de femmes dont la dignité me faisait du bien. Je suis toujours extrêmement attentive à ne pas nourrir les ostracismes, préjugés et fermetures inacceptables et veille à ce que je véhicule par ma parole ; j'étudie également ce qu'un conte dit, en sourdine.

Ainsi, la rencontre avec le roi Salomon va de pair pour moi avec celle de la reine de Saba. C'est un personnage mystérieux qui fait partie des grandes femmes du répertoire. Je suis toujours heureuse de conter les récits qui la concernent.

Mais c'est surtout en rencontrant les contes chinois que j'ai enfin pu mieux respirer, en tant que femme. Car la féminité équilibrée n'est plus dans les reines ou les personnages exceptionnels. Dans ce corpus et dans cette culture, le féminin y est merveilleusement représenté et respecté. Pas de péché originel, pas de femme pernicieuse, tentatrice, et tout le toutim ! Cette culture et ses contes témoignent de la différence que cela fait ! Ça m'a été, intérieurement, une guérison, car je venais personnellement de traditions orientales, portant le même type de déséquilibre que j'ai noté plus haut.

Mon répertoire chinois (*Les Contes de Jade*) est un bonheur de femme, même s'il contient bien des jeunes

filles blessées – ou à cause de cela. Car dire la blessure, avoir des contes qui parlent de ce qui touche au *malheur*, pour une femme, *du point de vue du féminin*, je trouve que c'est immensément important.

Ce passage m'a permis d'aboutir à la création, et à créer en tant que femme, une histoire dont l'héroïne est une femme et la rencontre de la sagesse aussi au féminin. Ce furent les Fils du Vent, qui témoignèrent de cette évolution.

Après cela, en approfondissant de manière apaisée et comme réconciliée, j'ai revisité les traditions en voyant leur lumière et prenant le meilleur, en créant des ponts, avec une liberté que je n'avais pas dans mes débuts. Ainsi j'ai pu découvrir des trésors, comme par exemple le fait que dans le judaïsme, la présence divine sur la terre est vécue, de manière traditionnelle, au féminin. Dans mon répertoire, c'est la Colombe en Or qui évoque cette conscience. Quant au mythe de La Quête d'Isis, il me porte à vivre, découvrir ce qui se passe quand on traverse toutes les souffrances avec amour, un amour au féminin, un amour qui appartient à la terre, qui est celui de la terre même...

A propos, il me faut noter, au passage, la place spéciale qu'ont eu les contes amérindiens dans ma vie : ils m'ont accompagné depuis ma jeunesse et ont été les premiers à m'indiquer – par la Terre Mère sacrée - qu'autre chose existait que ce que j'avais connu dans mon passé. Ils m'ont aidé à cheminer et me récupérer en tant que femme. Je ne les ai jamais dits sur scène en tant que tels, mais ils chuchotent sous bien des histoires de mon répertoire.

En conclusion je peux dire que j'ai puisé *dans les contes du monde les valeurs, les références de santé et d'équilibre* dont j'avais besoin pour grandir, pour me rencontrer, et aimer être qui je suis. Je les remercie tous les jours de cela et espère transmettre cette capacité là des contes, cette beauté, cette profondeur et cette puissance à ceux et celles qui m'écoutent ou se forment à mes côtés.

Viviane Ezratty



Le conte et la Bibliothèque l'Heure Joyeuse

L'intervention portera sur le lien étroit qui s'est tissé entre conte et bibliothèques pour la jeunesse dès leur implantation en France et sur le rôle essentiel qu'ont joué les premières bibliothécaires de l'Heure Joyeuse, véritables pionnières. La bibliothèque l'Heure Joyeuse, créée en 1924 par un Comité américain au lendemain de la Première guerre mondiale, a en effet été la première bibliothèque spécialisée pour la jeunesse française. Elle a servi de modèle innovant aux bibliothèques pour la jeunesse qui se sont développées par la suite.

Ses premières bibliothécaires, Claire Huchet, Marguerite Gruny et Mathilde Leriche, y ont introduit le conte, comme moyen privilégié de faire découvrir la littérature pour la jeunesse aux enfants. Elles-mêmes ont été de grandes conteuses et ont publié des contes et des conseils pour les conteurs.

Claire Huchet, *Les cinq frères chinois* (1946)

Mathilde Leriche, *On raconte: 54 contes*, Colin-Bourrelier (1956)

Marguerite Gruny, *L'ABC de l'apprenti conteur* (1947) disponible auprès de Paris-Bibliothèques.

Conservatrice des bibliothèques de la Ville de Paris, directrice de la bibliothèque l'Heure Joyeuse, depuis 1986. A écrit plusieurs articles sur l'histoire des bibliothèques pour la jeunesse et l'Heure Joyeuse et réalisé une exposition sur l'histoire de l'Heure du conte à l'Heure Joyeuse : « On raconte ... On raconte encore ».

- V.Ezratty, « *Les premières heures des bibliothèques pour enfants* », *Histoire des bibliothèques, tome 4, Cercle de la Librairie*, 1992

- *L'Heure Joyeuse, 70 ans de jeunesse : 1924-1994, témoignages recueillis par V.Ezratty, F. Tenier, F.Lévêque, Agence culturelle de Paris*, 1994

Intervention :

Il existe historiquement un lien étroit entre conte et bibliothèques pour la jeunesse dès leur implantation en France. Les trois premières bibliothécaires de l'Heure Joyeuse, véritables pionnières, ont joué un rôle essentiel. Cette bibliothèque fut créée en 1924 par un Comité Américain au lendemain de la Première guerre mondiale, et fut la première bibliothèque spécialisée pour la jeunesse en France. Elle a servi de modèle innovant aux bibliothèques pour la jeunesse qui se sont développées par la suite.

Ses premières bibliothécaires, Claire Huchet, Marguerite Gruny et Mathilde Leriche, y ont introduit le conte, comme moyen privilégié de faire découvrir la littérature pour la jeunesse aux enfants à une époque où le merveilleux était parfois considéré comme un danger pour les enfants. Elles s'inspiraient de Sarah Con Bryan et racontaient des contes du monde entier. Elles ont été de grandes conteuses et ont publié des contes et des conseils pour les conteurs.

Claire Huchet, *Les cinq frères chinois* (1946)

Mathilde Leriche, *On raconte: 54 contes*,

Colin-Bourrelier (1956) Marguerite Gruny, *L'ABC de l'apprenti conteur* (1947)

disponible auprès de Paris-Bibliothèques.

Elles ont également animé des émissions de radio dès 1928 *Le tour du monde en conte*, et raconté en épisode les jeudis des grands récits de l'enfance tels que *Nils Holgherson* ou *Pinocchio*.

La bibliothèque de l'Heure Joyeuse est restée fidèle jusqu'à aujourd'hui aux engagements de ces conteuses et, outre sa programmation de conteurs professionnels, et ses heures du conte animé par des bibliothécaires, elle met à disposition une base de donnée remarquable créée par la conteuse Thérèse Péras, qui permet des recherches thématiques par titre ou n° Aarn et Thomson autour du répertoire de contes.

Hélène Gourraud



Filles/garçons dans la littérature jeunesse

Elle a réalisé en 2011 une importante exposition à l'Heure Joyeuse : « Des livres roses pour les filles, des livres bleus pour les garçons ? Images du masculin et du féminin dans les livres pour enfants », accompagnée d'ateliers-débats pour les enfants ainsi que de conférences pour adultes. Une bibliographie des ouvrages présentés est disponible. Elle témoignera de cette expérience qui incluait également la question des clichés dans le conte.

Bibliothécaire depuis 2006, spécialisée en littérature jeunesse (mémoire de Lettres sur Andersen). A l'Heure Joyeuse depuis 2007 où elle réalise, entre autres des expositions sur la littérature pour la jeunesse.

Dernière publication : « albums sans texte : quand nos yeux créent les histoires », Cahiers du CRILJ, n°2, 2010.

Intervention :

Hélène Gourraud présente un powerpoint expliquant l'exposition faite à l'Heure Joyeuse sur le sexisme en littérature jeunesse. Elle nous parle d'une étude qui a été faite sur 537 albums jeunesse parus en France en 1994, « Attention album », réalisée par l'association européenne « Du côté des petites filles », dont elle s'est beaucoup servie pour monter cette exposition.

Elle insiste sur le rôle des bibliothécaires, des conteur-euses et des chercheur-euses qui opèrent des choix : « Toute œuvre véhicule des valeurs, il faut y faire attention en tant qu'adulte et essayer de trouver des personnages adultes diversifiés avec des rôles différents ».

Elle constate une « régression » par rapport aux années 1970 où existait une réflexion sur le sujet avec les Editions des Femmes, Le Sourire qui mord, des collections chez Actes Sud, par exemple. Aujourd'hui il n'y a guère que les éditions Talents hauts qui soient investis pleinement dans cette lutte contre le sexisme en littérature jeunesse. Et la presse jeunesse, des années 1970 aux années 1990, était majoritairement mixte, ce qui s'est complètement inversé actuellement.

Les recherches qu'Hélène Gourraud a faites pour l'exposition lui ont permis de constater qu'actuellement en matière de littérature jeunesse les rôles secondaires sont majoritairement tenus par des femmes et que statistiquement, on trouve une héroïne pour dix héros dans les livres destinés au 0-3 ans, et que ce chiffre augmente à peine lorsque l'âge des lecteurs ciblés augmente (il faut attendre l'adolescence pour que l'on approche des 50-50).

Cela va dans le sens de tout ce qui a été vu précédemment, c'est à dire que le masculin détiendrait une universalité qui permettrait aussi bien aux garçons qu'aux filles de s'y projeter. Les personnages féminins existent mais on considère que les garçons ne vont pas s'intéresser aux histoires de filles.

Or en terme psychanalytique, on sait que le processus d'identification ne fonctionne qu'avec un personnage du même sexe. Il y a donc une réelle urgence quand on sait combien la littérature jeunesse manque de modèles valorisants pour les petites filles. Cela porte un coup inconscient à l'estime de soi et conditionne précocement les comportements ainsi que les choix des métiers futurs. « Il manque par exemple des femmes philosophes, cadres, politiciennes... Les femmes – et surtout les mères – sont encore bien trop représentées uniquement comme des femmes au foyer, avec tablier dans leur cuisine ! La littérature jeunesse semble « oublier » que la grande majorité des femmes est désormais active... ».

Une partie de la littérature jeunesse a cru répondre à ce problème en proposant des livres qui inversent de manière simplistes les rôles traditionnellement dévolus à l'un ou l'autre des sexes, en mettant par exemple en scène des filles qui jouent au foot ou des garçons qui jouent à la poupée. Il est vrai que les rôles sont un peu plus diversifiés et interchangeable désormais, mais quand on sait que par exemple 80% des personnages négatifs sont féminins dans les très célèbres contes de Perrault, on comprend que d'autres

réponses s'imposent.

Hélène Gourraud dénonce également le stéréotype de la « petite fille » mis à disposition des personnages masculins. Et de la princesse passive qui attend d'être libéré par son prince dans les contes merveilleux et affirme qu'il contribue à la transmission d'une image faible, passive et dévalorisée du féminin.

Echanges avec la salle

Suite à ces interventions, la parole est donnée à la salle, un débat s'engage autour de la notion de « personnage négatifs » et des princesses des contes. Faire de la marâtre un personnage négatif c'est oublier sa fonction d'initiation concernant le personnage féminin plus jeune.

Une personne dénonce l'injonction faite aux filles d'être sage et lisse, comme si l'impulsivité ou l'agressivité étaient positives chez les garçons et négatives chez les filles.

Hélène Gourraud précise que la notion de « personnage négatif » renvoie au rôle qu'il joue dans l'histoire et non à ses qualités.

Christine Cromer :

Dans les albums pour enfants, ce sont les personnages garçons qui ont des relations avec leurs pairs, ils sont tournés vers l'extérieur. Les personnages filles ont très peu de relations avec des adultes et l'entre soi féminin (deux filles ensemble ou mère/fille) n'est pas valorisé. Dans notre étude (citée plus haut) sur 1686 relations étudiées on n'a trouvé aucune relation fille/mère. Dans la presse pour les moins de six ans (Bayard/ Milan/Disney/Fleurus), il est vrai que les « gros » stéréotypes, quantitativement ont disparu, mais les 2/3 histoires récurrentes sont la plus part du temps des histoires de garçons.

Les séries de la presse jeunesse mettent rarement en scène des petites filles. « Mimi Cracra » est une exception et elle n'est jamais en relation avec le monde, elle évolue avec son Nounours et les autres personnages n'apparaissent jamais à l'image, même si ils sont évoqués. C'est donc un monde fermé sur lui-même qui est proposé aux jeunes lecteurs-trices. L'autre exception est « Margot et Manon » mais se sont des sœurs jumelles et cadettes, enserrées dans des liens familiaux. Ensuite on trouve des personnages féminins animaux, ce qui est à nouveau dévalorisant pour le féminin.

On évoque aussi l'extrême sexisation des énergies et mouvements dans le milieu de la danse par exemple. La question se pose de savoir s'il existe réellement des énergies et qualités masculines et d'autres féminines. En l'absence de réponse, on s'accorde pour dire que, ce qui est à déplorer, c'est que les qualités associées (à tort ou à raison) au féminin (intuition, douceur, intériorité, patience, passivité etc) soient aussi systématiquement dévalorisées par rapport à celles du masculin (impulsivité, combativité, impatience, esprit de conquête, etc ...) et qu'il y ait un cloisonnement aussi stéréotypé.

La même personne évoque que le point de vue d'Hélène Gourraud concernant le stéréotype des princesses de conte merveilleux ne tient pas compte des archétypes cachés qui les relient aux Mythes qui parlent plus d'identité et d'initiation que de sexualité.

De là découle une discussion sur la nécessité du conteur ou de la conteuse qui, par sa présence, sa parole et sa conscience relie le conte à son origine et à son sens profond. La question de la transmission, de notre place professionnelle est essentielle. **L'écrit, l'album peut conduire à des stéréotypes alors que le conteur-se réveille les archétypes.**

Par ailleurs il est rappelé qu'historiquement le personnage de la fée et de la sorcière étaient la même personne et celle-ci se révélait bienfaitrice ou malfaitrice en fonction de l'attitude de son interlocuteur. Il

en est de même pour les personnages de mère et de marâtre, tardivement séparés alors qu'autrefois ils étaient le même. Ces séparations sont apparues avec l'écrit et témoignent d'une vision masculine de l'identité féminine qui s'est ainsi trouvée séparée, simplifiée et a perdu de sa complexité.

Les échanges fusent, on revient sur les raisons de la résistance des hommes à se questionner sur ces sujets et certaines évoquent le fait qu'il y a une telle hégémonie masculine que si la parité s'installait cela balaierait automatiquement un grand nombre d'hommes de la place qu'ils occupent. On peut donc comprendre leur frilosité.

Conclusion :

La réalisation de ce compte rendu nous a inspiré les questions suivantes:

Pourrons-nous un jour penser les relations hommes/femmes autrement qu'en terme de territoire et de domination ?

Renoncer aux généralités et stéréotypes aliénants pour tous et toutes ?

Reconnaître les places de chacun et chacune à leur juste valeur avec honnêteté et tranquillité ?

Pour cela il sera nécessaire d'accepter la réalité dont témoignent les différentes enquêtes et que chacun des sexes se sentent également concerné car c'est de l'équilibre du monde, et non d'une lutte de pouvoir dont il s'agit.

Karine Mazel-Noury

Claire Péricard

Françoise Barret